

ARDOISE MAGIQUE ET PRESSE-CITRON

*Ces échanges sur l'évolution de notre productivité à l'ère
de l'informatique ont eu lieu sur la Liste de diffusion
de l'ATLF en avril 2009.*

— Dennis Collins 04/04/2009 19h55

Pour se faire une idée de l'évolution de notre rémunération, il est clair qu'on ne peut se contenter de comparer des tarifs au feuillet (après conversion, bien sûr, en monnaie constante pour tenir compte de l'inflation). Car ceux qui, comme moi et quelques autres, ont commencé à l'ère de la machine à écrire mécanique, avec papier carbone et doubles sur papier pelure, ont vu leurs conditions de travail changer radicalement. Et ce changement s'est fait progressivement. Car ce n'est pas seulement l'utilisation d'un ordinateur et d'un traitement de texte, mais aussi, et avant cela, le passage de la machine mécanique à l'électrique, puis à l'électronique (avec mémoire). Puis l'ordinateur et le traitement de texte.

Puis Internet, et les recherches qui s'en trouvent considérablement facilitées. Livres entiers trouvés en ligne. Listes de discussion comme la nôtre qui évitent de feuilleter des bouquins ou d'aller en bibliothèque. Sans oublier les dictionnaires et encyclopédies électroniques, qui font gagner un temps considérable. Ou la possibilité d'avoir le texte source sous forme électronique (ou des reproductions en couleur pour un livre d'art, qu'il fallait autrefois aller admirer dans le bureau de l'éditeur).

Ou encore de le scanner. Ou l'utilisation d'un logiciel de reconnaissance vocale pour dicter ses traductions. Etc.

Tout cela fait que notre "productivité" - pardon pour le vilain mot, je sais qu'il en fera tiquer certains - a augmenté depuis le début des années 1980. Autrement dit, on met moins de temps à "produire" un feuillet de traduction avec un ordinateur, un accès à Internet, un texte source électronique qu'en faisant d'abord une traduction manuscrite à partir d'un bouquin plus ou moins lisible, en faisant des recherches en bibliothèque ou auprès de spécialistes, en la tapant à la machine avec les doubles, en corrigeant au tipp-ex, en retapant les pages trop corrigées, etc.

Mais de combien a-t-elle augmenté? C'est la question que j'aimerais poser aux traducteurs d'un certain âge. Car il est évident que ce gain n'est pas le même pour tous. Pour le genre de livre que je traduis, je dirais qu'il est au moins du simple au double. J'imagine que pour la poésie, par exemple, il puisse être insignifiant.

Qu'en pensez-vous? Certains se risqueraient-ils à avancer d'autres chiffres? Question subsidiaire: en quelle année vous êtes-vous informatisé?

Merci.
Dennis

PS. Il faudrait aussi tenir compte d'un autre paramètre, difficile à chiffrer lui aussi : l'évolution de nos frais professionnels, avec un pic redoutable aux débuts de l'informatique, où un ensemble ordinateur + imprimante devait coûter à peu près dix fois le prix actuel.

— Anne Damour 04/04/2009 22h47

Je dirais que pour moi aussi la "productivité" a au moins doublé, sinon davantage. Tout est plus rapide, surtout l'accès aux informations. Même s'il m'arrive de regretter les heures passées à la BN devant les amoncellements de bouquins qu'on venait déposer sur ma table!

J'ai eu mon premier ordinateur en 1983. A partir de ce jour-là, passées les angoisses dues au manque de mémoire (de l'ordi), aux pannes diverses et aux petites bombes affichées par Mac pour vous prévenir que vous étiez planté, tout a changé.

Anne

— Olivier Mannoni 05/04/2009 9h20

Je ne suis pas du tout certain que l'informatique nous ait apporté un gain de "productivité". Il est vrai qu'elle a facilité considérablement le travail documentaire, mais je pense qu'elle a en même temps élevé le niveau d'exigence des éditeurs, notamment dans les domaines pratique et historique. Il y a un certain nombre de recherches que nous n'aurions jamais faites avant, et que nous sommes contraints de faire aujourd'hui parce que les moyens de "trouver" existent. Un seul exemple : j'ai eu dans un polar allemand une intervention mortelle de médicaments, un cardiotonique, et un calmant puissant pour le cœur, tu imagines le résultat. Il y a vingt ans, on aurait laissé le nom des médicaments allemands. Avec Google et l'informatique, je suis allé chercher la composition des deux médicaments, je l'ai retapée sur "Google recherche en français" et je suis tombé sur les équivalents français. Cela m'a tout de même pris une petite demi-heure au total, avec les vérifications des substances. Lis les traductions de polars d'il y a trente ans, aucun traducteur ne se serait amusé à faire des recherches pareilles. Bilan : travail plus crédible, mais une demi-heure de boulot en plus.

Dans le domaine plus littéraire, l'arrivée de l'informatique m'a surtout permis de corriger cinq, six, sept fois si nécessaire là où il était jadis totalement inimaginable de retaper six fois une page, ou de surajouter cinq couches de blanc liquide. Ce qui veut dire qu'au moins pour ce qui me concerne, elle a constitué un surcroît de travail, et pas de rémunération. Avec tout de même l'immense plaisir d'arriver à un travail plus satisfaisant pour l'ego... Mais pour ce qui concerne le roman, la philosophie et les textes d'analyse historique, je n'ai pas gagné une seconde sur la traduction proprement dite, ce serait plutôt le contraire : on retravaille sans cesse, là où on ne le faisait guère avant. En d'autres termes, il me semble pour ma part que l'arrivée de l'informatique a totalement chamboulé (et en bien) la manière dont nous faisons ce métier (j'ai démarré en 78), au profit cependant non pas d'une plus grande

rapidité de notre travail, mais d'une plus grande qualité, précision, etc. Outre le fait qu'elle a permis aux éditeurs de faire l'économie d'un typographe, elle les a aussi soulagés d'un certain nombre de tâches de fond : bien souvent, ils assuraient eux-mêmes, au début, certaines recherches et faisaient eux-mêmes des vérifications qu'ils n'accepteraient jamais de faire aujourd'hui.

En deux mots, l'ordinateur a changé notre vie, mais je doute fortement qu'il nous ait fait gagner des sous en plus (sans même parler, comme tu le dis, des fortunes que nous avons investies en matériel et logiciel dans les premiers temps). Si elle a augmenté la productivité sur notre "chaîne", je pense que c'est plus chez les éditeurs que chez nous.

— Françoise Brun 05/04/2009 9h31

Oui, Dennis, je confirme, du simple au double mais à chaque étape, ou presque. Pour moi (romans, essentiellement) :

- passage du papier pelure à la photocopie : augmentation d'un tiers de ma productivité (pas d'autre mot) ;
- passage à la machine électrique : augmentation mais pas vraiment spectaculaire ;
- passage à l'ordinateur (1985, je crois, précédé d'un période avec machine à écrire à mémoire) : du simple au double ;
- Internet : augmentation d'un tiers en moyenne mais qui varie selon le type de texte à traduire (présence de citations ou pas).

En gros, je dirais que ma productivité a triplé par rapport à l'ère lointaine de mes débuts (1974), ce qui veut dire évidemment que mes revenus ont triplé grâce à la seule technologie.

— Rose-Marie Vassallo 05/04/2009 11h45

Entièrement d'accord pour souligner qu'on ne peut comparer que ce qui est comparable, et que les bouleversements de nos conditions d'exercice

- outillage, accès aux données, échanges avec les éditeurs - intervenus, en gros, sur ces trente dernières années, rendent toute comparaison délicate.

À quoi il faudrait ajouter une autre évolution qui bouleverse sacrément la donne et fausse la comparaison, c'est celle de l'individu, ce petit animal nommé traducteur (mais j'y reviendrai en trois mots).

En tant que "traducteur d'un certain âge" (ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites), je vais tenter de répondre, à bottes de sept lieues.

— Question subsidiaire : en quelle année vous êtes-vous informatisés ?

Comme la question ne me paraît pas subsidiaire du tout, je commence par là : fin 1981, sur un Commodore 8032. Noble et vénérable ancêtre, hypersensible aux microcoupures, qui s'emmêlait souvent les puces. Le logiciel de "traitement de texte", sorte de proto-Word-Perfect, ne prévenait pas lorsqu'on "écrasait" au lieu de sauvegarder ; une journée de trime renvoyée aux limbes en un clic.

Péchés de jeunesse! C'était tout de même l'ardoise magique, comparé aux machines à écrire qui l'avaient précédé -- et dont tu décris si bien, Dennis, les menus travers: chaque faute de frappe en trois exemplaires, dont deux au carbone, à corriger laborieusement.

Bref, avec le "traitement de texte" (horreur de l'expression, mais ouf, tous les textes étant "traités", on ne l'emploie presque plus), confort immensément accru. Surtout pour ceux qui, comme moi, aiment balancer leurs phrases sans trop se soucier au départ de la façon dont elles retomberont sur leurs pieds.

Mais pour en revenir à la "productivité" -- ou, tout aussi poétiquement, le "rendement" --, pas sûr du tout que le traitement de texte ait accru le mien. Parce que, parallèlement, mes propres exigences croissaient. Que ce soit le fait de l'outil ou de l'âge dans le métier, plus j'ai avancé et plus j'ai perçu, pour chaque proposition de l'original, de manières différentes de formuler la chose, si bien que le temps du choix a crû en proportion. De plus, je crois que ton soupçon, Dennis, est le bon: dès qu'on est dans le littéraire, dès qu'il ne s'agit pas seulement de dire -- même élégamment -- "voilà ce qui est dit", pas seulement de traduire du sens ni de raconter une histoire, mais bien de réinventer une écriture, avec sa prosodie, ses ambiguïtés, ses sens superposés, en écho à la v.o., le gain devient peu significatif.

Si gain de productivité il y a, il pourrait y avoir, c'est côté recherches. Ah! l'époque où il fallait se transformer en dame Avon, entretenir tout un réseau de relations, à la seule fin de trouver quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un en génétique du maïs ou en chirurgie cardiaque de pointe, le temps où il fallait se rendre dans les bibliothèques (pour moi, cinq heures A-R, vers les facs de Rennes) ou mordiller longuement sa plus belle plume pour interroger l'auteur via la malle-poste, alors qu'aujourd'hui un courriel est si vite expédié! Et ne parlons pas des dicos, notamment les synonymes en ligne, ces viviers de vocabulaire qui aident à retrouver quasi instantanément ce qu'on a sur le bout de la langue. D'un autre côté, Internet, quel lieu de perdition pour qui se laisse aisément distraire! Et là, certains sont sans doute plus vulnérables que d'autres :-).

Pour conclure, et à la lumière de ma seule expérience — plus longue que large: gain de confort, oui, immense, tous comforts confondus, y compris celui des relations humaines (quelles monades nous étions, dans le temps - - avant l'ATLF, avant le courrier électronique et avant la liste!); de qualité du travail, oui; je le crois, je l'espère, pour toutes les raisons susdites, et parce que le degré d'exigence revient moins cher; gain de rendement? hum.

Marginal pour moi. Le temps du presse-citron, qui est tout de même l'essentiel de notre métier, me paraît incompressible.

En espérant ne désespérer personne! (Antidote: j'envie tout de même les jeunes confrères. Ayant tâté des outils d'aujourd'hui, pas sûr que je me lancerais dans le métier s'il fallait reprendre ceux d'hier.)

Amitiés à tous,

Rose-Marie

PS. J'oubliais : productivité décuplée quand l'original est enthousiasmant. Et ce détail aussi entre en ligne de compte. (Je tiens d'ailleurs de source sûre, bien que ne l'ayant pas expérimenté moi-même, que l'effet inverse existe : v.o. dépourvue de tout intérêt, triple galop!)

— Luc Carissimo 05/04/09 11h35

Je ne crois pas que ma productivité se soit tellement envolée depuis (en ce qui concerne les romans de SF, en tout cas, ça ne change pas grand chose, il n'y a pas tellement besoin de faire des recherches... le problème a été différent quand j'ai eu à traduire un essai adapté d'une thèse universitaire : avant Internet, j'aurais vraiment dû ramer côté références bibliographiques – trouver les titres français des dizaines d'ouvrages cités [quand ils avaient été traduits] et même parfois les commander sur Amazon pour en extraire les citations –, consultation d'extraits musicaux – vive l'iTunes Store! –, etc.), je dirais entre 5 et 10 %, en étant généreux. Et à l'époque de la machine à écrire (je n'ai jamais eu que des machines électriques, à barres, puis à sphère et enfin à marguerite – avec possibilité de correction automatique portant sur la dernière ligne tapée... un rêve, à l'époque) je ne faisais pas de premier jet manuscrit, je tapais directement à la machine – à part pour ma première traduction, ce qui m'avait donné deux fois plus de boulot et que j'avais aussitôt décidé de ne plus jamais recommencer! Je ne tapais pas non plus de doubles avec carbones, juste un exemplaire et, avant d'aller porter ma trado à l'éditeur, je passais dans une boutique spécialisée faire des photocopies (au Quartier latin, on en trouvait plein qui pratiquaient des tarifs relativement raisonnables... il y a certains avantages à habiter Paris).

Question subsidiaire : en quelle année vous êtes vous informatisés ?

En 1990... une machine d'occasion pour 5000 F, imprimante à aiguilles comprise, on pouvait donc s'équiper pour moins cher que tu ne l'as dit (même en Macintosh!). Mes deux machines suivantes ont aussi été des occasions, pour à peu près le même prix, mais elles avaient des disques durs, celles-là, contrairement à la première qui ne disposait que d'un lecteur de disquettes interne de 400 Ko (l'OS + le traitement de texte tenaient aisément sur une seule disquette de 400 Ko!), plus un lecteur externe de 800 Ko...

— Erika Abrams 05/04/2009 13h28

Pour des textes exigeants (littérature, philosophie), il n'y a aucune augmentation de productivité (début en 1981, informatisation en 1995 sans passer par la machine à écrire électrique et le traitement de texte), je regrette parfois ma machine à écrire mécanique avec laquelle il était beaucoup plus facile de mettre le point final.

Ndlr : Cette question a déjà été abordée... au siècle passé dans le cadre des Quatrièmes Assises (1987). Le sujet de la table ronde ATLF de cette année-là était en effet : « L'informatique : un nouvel outil pour les traducteurs littéraires ».